

Simplement les garçons

Pierre Salducci

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32287ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salducci, P. (1995). Simplement les garçons. *Liberté*, 37(2), 42–53.

PIERRE SALDUCCI

SIMPLEMENT LES GARÇONS

À sa façon de monter les escaliers, d'introduire la clef dans la porte et d'entrer précipitamment, nous savions qu'elle était en colère. J'entendais Pascal qui disait tout bas : « C'est maman », comme pour lui-même, sur un ton neutre et froid, et ces quelques mots résonnaient aussitôt dans sa bouche comme le constat des pires catastrophes. Notre mère alors prenait à peine le temps de poser ses affaires et d'ôter ses vêtements, et d'une voix sans joie elle criait à travers tout l'appartement : « Les enfants ! », et nous arrivions, l'un après l'autre, en essayant d'adopter le rythme idéal de celui qui n'a rien à se reprocher et qui tente de manifester avec un naturel recomposé son plaisir de la revoir, à la fois décidé et retenu, volontaire mais prudent, tranquille et mesuré, tiraillé entre cette envie de courir vers elle, enfin revenue, et cette peur du procès que nous sentions venir.

Qu'avait-elle appris encore ? Qu'avait-elle découvert ? Que lui avait-on dit, quel reproche, quelle plainte ? L'un de nous seulement le savait peut-être, et encore, l'oubli est parfois si rapide. Les autres se présentaient devant leur juge avec l'angoisse de l'innocent qui n'est pas sûr de se voir reconnaître comme tel ou de pouvoir faire établir son bon droit. Et déjà elle fulminait, tournait en rond dans le séjour, nous faisait signe d'entrer. D'un

geste doux et d'une voix mielleuse, elle écartait notre sœur : « Mais non, pas toi Évelyne, tu sais bien, simplement les garçons ! » Et voilà. Les personnages étaient en place. Le décor était posé. Tout pouvait commencer. Évelyne disparaissait alors derrière la porte et nous savions qu'elle resterait cachée là, accroupie tout au long de la scène, nous observant, muette et silencieuse, par le trou de la serrure.

Depuis toujours, Évelyne était exemptée d'office, d'emblée innocentée, et bénéficiait de ce statut du seul fait de son jeune âge et au titre d'une prétendue fragilité que nos parents aimaient inventer aux filles et qu'ils leur imposaient alors sans chercher à savoir vraiment si elle était justifiée ou pas. Par définition, une fille était forcément sage et forcément soumise, parce qu'elle était une fille justement, ce qui signifiait qu'elle ne pouvait jamais commettre ni erreur ni maladresse, et qu'elle ne pouvait avoir aucun défaut. Cela, on nous l'avait assez rabâché, dit et redit depuis toujours, depuis la naissance d'Évelyne en fait, depuis ses premiers pas et ses premiers mots, et il avait bien fallu s'en convaincre au plus tôt ou, tout au moins, jouer à ceux qu'on avait convaincus, car il s'agissait là d'un décret solennel, d'une nouvelle conduite de vie, à laquelle il convenait de se soumettre sans attendre et sans exception, car, à l'avenir, plus personne dans la maisonnée ne pourrait lui échapper, et surtout pas les garçons. Il fallait « qu'ils se le mettent bien dans le crâne, vous comprenez ! » Une bonne fois pour toutes. Qu'ils le sachent. « Votre sœur n'a aucun défaut. Aucun défaut, c'est simple ! » Et qu'on n'en parle plus. C'était la règle, et Évelyne obéissait aux règles. Elle aimait même s'y soumettre avec une sorte de complaisance qui paraissait souvent suspecte aux regards étrangers mais que, dans la famille, on ne décelait pas et qu'on prenait simplement pour une grâce de son caractère. Ainsi,

sagement se présentait-elle à chaque convocation et sagement se trouvait-elle écartée en vertu d'une bonne foi présumée et inventée de toutes pièces. À peine la formule rituelle était-elle prononcée, à peine ce « Simplement les garçons » avait-il résonné, qu'elle disparaissait aussitôt, heureuse chaque fois de s'en sortir à si bon compte.

À chacun de ses départs, nous ne pouvions nous empêcher d'espérer secrètement qu'elle demanderait à rester, qu'elle supplierait, avec des cris, qu'elle insisterait pour partager notre sort, n'acceptant pas plus longtemps d'être arrachée ainsi à nous ou ne s'y résignant qu'après de terribles combats ; mais Évelyne ne protestait pas. Elle marchait vers la porte, imperturbable et sereine, sans un geste d'hésitation, forte de ses droits et de ses privilèges. Jamais nous ne sommes parvenus à savoir si elle approuvait ou pas le sort qui nous était réservé, à elle tout comme à nous. Éprouvait-elle une peine que la prudence ou la gêne la poussait à dissimuler, ou prenait-elle un malin plaisir à espionner ainsi notre condition ? Quel cheminement l'idée de justice pouvait-elle emprunter alors dans son jeune esprit ? Quelle place existait-il déjà en elle pour la révolte ou l'affirmation ? Aucune sans doute, ou si ténue qu'il lui était impossible de l'exprimer. Évelyne ne parlait pas, ni ses yeux ni ses mots ne la trahissaient. Elle nous adressait un dernier regard et nous quittait, sans bruit, sans larmes, d'une démarche assurée, ignorant toute solidarité, sans colère et sans regret, distante, disposée par avance à tout endurer de ce qui pouvait arriver, s'attendant au pire, l'espérant peut-être même, comme une froide contemplatrice, et le pire, en effet, se produisait.

À peine sa fille disparue, notre mère s'agitait de nouveau, se tordant les mains nerveusement. En guise de prologue, on l'entendait murmurer des bouts de

phrases comme : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Vraiment, non, j'en peux plus, j'en peux plus ! » Ou encore : « C'est toujours la même chose, toujours, toujours ! J'en sortirai jamais, j'en ai marre, marre, marre ! » Et puis, elle se redressait, elle nous fixait tous les deux, ses impossibles garçons, d'un regard meurtrier. Lentement, elle nous fouillait au plus profond comme pour nous arracher un improbable aveu, n'abandonnant qu'à regret. À nouveau c'était la guerre, la lutte sans merci qui se préparait. Elle faisait les cent pas dans la pièce et puis, tout d'un coup, elle s'immobilisait devant Pascal, le regardait fixement et disait simplement : « C'est toi ? » Pascal disait : « Non. » Vlan. La baffe. Ensuite elle venait à moi. « C'est toi ? » À mon tour, je disais : « Non. » Vlan. La baffe encore. Elle n'ajoutait jamais un mot, ne faisait pas le moindre commentaire. Aucune surprise sur ses traits. Aucune hésitation. Aucun regret. Elle retournait vers Pascal qui disait « Non » à nouveau. Puis elle revenait vers moi qui répétais « Non » également. Et puis, encore Pascal. Et puis, encore moi. Ça pouvait durer une éternité. Pour dénicher un coupable notre mère avait une patience infinie.

Lorsqu'elle était fatiguée de donner des gifles, notre mère se saisissait de n'importe quoi, un bâton, le martinet, une courroie quelconque, une ceinture, la corde à sauter d'Évelyne, et elle continuait son manège sans la moindre lassitude. « C'est toi ? » « Non. » Vlan. La corde à sauter. « C'est toi ? » « Non. » Vlan. La ceinture. « C'est toi ? » « Non. » Vlan. Autre chose au hasard. Et si, comme il arrivait souvent, Pascal avait déjà coupé toutes les lanières de cuir du martinet, elle frappait avec le manche seul, mais elle frappait quand même et jamais rien ne pouvait l'arrêter. Comme une athlète qui s'échauffait peu à peu, elle commençait modérément puis, une fois rodée, elle se laissait emporter par sa propre violence. Lancée

comme un moteur et, sans chercher à comprendre, elle distribuait des coups de plus en plus forts et de plus en plus rapprochés. Elle devenait toute rouge. Les cheveux lui tombaient sur les yeux et elle ne les relevait pas. Elle se démenait avec d'autant plus d'énergie qu'à ses yeux nous avions toujours tort. Nous avions toujours quelque chose à nous reprocher, quelque chose à expier, une chose qu'elle ignorait peut-être, mais que, de toute façon, il nous fallait payer. Pourquoi se serait-elle privée ? Pourquoi aurait-elle arrêté ? Nous étions des garçons, et les garçons sont mauvais — c'est bien connu, non ? Ils font le mal, toujours, tout le temps. Des études avaient été faites, c'était prouvé, scientifique. Des livres ne parlaient que de ça. Des films avaient été produits pour dénoncer leurs comportements. « Le machisme ! » « L'oppression masculine ! » Elle les avait assez entendues toutes ces phrases. Même lorsqu'elle était petite, on le lui avait assez répété : « Il faut se méfier des garçons. » « Ne t'approche pas des garçons. » Quel autre message aurait-elle pu transmettre ? Et voici qu'en mère avisée, dès le plus jeune âge, elle avait appris à sa fille les bons réflexes : « Les garçons avec les garçons, et les filles avec les filles... ! » Evelyne, depuis, se trimbballait partout en ânonnant cette fière devise, comme s'il s'était agi d'une nécessité des plus élémentaires ou d'un précepte glorieux et incontestable. Les garçons sont méchants ! Sur cette vérité, notre mère avait accumulé tant de preuves tout au long de sa vie... Les garçons qui mentent. Les garçons qui trompent. Les garçons qui partent. Elle y pensait et elle était survoltée. Elle se jetait littéralement sur nous avec des cris aigus qui soutenaient ses efforts. Elle se pendait de tout son poids à nos cheveux, nous griffant le visage de haut en bas, tout en nous labourant le ventre et les tibias de coups de pied. Elle éructait et hurlait tout à la fois.

À ce stade, la colère l'aveuglait tout à fait. Notre mère n'avait plus aucune retenue. Elle s'acharnait alors tout particulièrement sur Pascal, qui l'excédait plus que tout. Certains ont un don naturel pour susciter la pitié, la clémence ou la modération ; l'expression de leur visage, leur regard, leur façon de se comporter leur servent à la fois d'ambassadeur et de médiateur pour obtenir quelque grâce ou quelque modération, leurs attitudes elles-mêmes les aident à s'en sortir et ils savent composer avec la situation ou avec leur oppresseur afin d'échapper à leur supplice et de bénéficier d'une remise de peine. Pascal, lui, non seulement ne savait rien de tout cela, mais en plus il possédait le don exactement contraire, c'est-à-dire qu'émanait de lui une capacité remarquable à enflammer les ressentiments et à provoquer les pires furies. Ainsi, même lorsque sa culpabilité était apparente, que le délit dont on l'accusait avait laissé des traces concrètes et visibles sur son physique ou ses vêtements, Pascal, au-delà de ces évidences, s'obstinait à nier, comme s'il souffrait d'une impossibilité chronique à avouer. Quelle que soit sa part de responsabilité, quelle que soit la gravité des faits qu'on lui reprochait, du plus terrible au plus futile, sans même se soucier des inévitables difficultés qu'il éprouverait par la suite à dissimuler indéfiniment une faute que chacun le plus souvent avait déjà mise à jour, résolument indifférent à la perte considérable de crédibilité que cela entraînerait pour lui, sur l'instant comme à l'avenir, Pascal disait toujours non et écartait systématiquement de sa pensée toute éventualité de reconnaître un jour la moindre culpabilité. Pour sa part, notre mère le questionnait avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle le savait fautif et qu'elle ne s'était pas ôtée de l'esprit ce rêve insensé de l'amener une fois, ne serait-ce qu'une seule fois, à prononcer autre chose que ce « non » rituel qu'il servait systématiquement, buté et

impassible, en guise de réponse. Elle n'y parvint jamais. Rien, en fait, n'aurait pu dévier Pascal du mutisme borné qu'il affichait en ces occasions-là et auquel il avait recours comme unique système de défense. Aucune morale. Aucune tentative de raisonnement. Sur lui, notre mère s'acharnait toujours en vain, et ni le fait d'entraîner un ou plusieurs innocents dans une tourmente inutile ni l'horreur de leur imposer un injuste châtement collectif n'ont jamais réussi à infléchir un jour sa volonté. Tout comme sa mère, Pascal était intraitable. Leurs deux forces s'affrontaient avec la même fermeté, détruisant tout sur leur passage, emportées par cette seule résolution, celle de ne jamais céder.

Il arrivait parfois que notre tante, qu'une voisine, alertée par les cris, ou qu'une amie de passage assistât à ces scènes qui prenaient les allures de véritables règlements de compte. Aussitôt chacune s'empressait pour essayer de calmer notre mère, lui disant que c'était assez, que ça suffisait maintenant, qu'avec ce qu'ils « venaient de recevoir », les garçons, sans doute, « avaient compris », qu'ils ne recommenceraient pas et qu'il n'était pas nécessaire d'insister plus encore. Rien n'y faisait. Notre mère écartait tout intervenant d'un grand balayage du bras et son geste était si brusque que plus personne n'osait ajouter quoi que ce fût. Les plus sensibles se retiraient, déplorant leur impuissance, les autres se taisaient, réduits au rang de simples spectateurs. Peut-être nous plaignait-on en silence, peut-être la plaignait-on, elle, qui en plus d'un travail éreintant assumait, presque toujours seule, les trois enfants qu'elle avait sur les bras. Quoi qu'il en fût, il n'était pas d'usage à l'époque d'intervenir de trop près dans les affaires de famille des autres et personne n'eût jamais osé émettre le moindre jugement sur ce point, même s'il était visible autour de nous que nombre de parents semblaient foncièrement impressionnés par

l'autorité manifeste dont savait faire preuve une femme aussi frêle — semblait-il — que notre mère, qu'ils admiraient et redoutaient secrètement tout à la fois.

Personne n'osait s'interposer. On la regardait poursuivre sa course infernale de l'un à l'autre d'entre nous, et chacun avait alors clairement à l'esprit que seul un épuisement total de ses forces parviendrait finalement à venir à bout de son emportement et qu'il ne servirait à rien d'essayer de lui échapper, de protester ou de la raisonner. Il fallait que la rage se consume d'elle-même, de l'intérieur, suçant son énergie jusqu'au bout, tout comme un feu s'éteint lorsqu'il a tout dévoré. C'était long. De temps en temps, pour relâcher un peu la pression, notre mère s'offrait quelques pas à travers la pièce, comme un divertissement ou une distraction, sans nous quitter des yeux, puis elle revenait à la charge, toujours plus emportée, comme remontée à bloc. Enfin, quand elle était vraiment à bout, totalement exténuée, proche de n'être plus qu'une loque sans forme ni couleur, elle déclarait une pause. Elle disait : « Je vous laisse réfléchir. Vous avez cinq minutes. Je reviens dans cinq minutes et si vous n'avez aucune réponse à donner, je vous préviens — et comme elle voulait évoquer un châtement encore plus redoutable que celui qui venait de nous être imposé, elle laissait tout à coup sa phrase en suspens, cherchant une sentence si terrible, si exemplaire, si définitive, que le plus souvent, à court d'idées, elle n'en trouvait plus ses mots. Seule son imagination parvenait à l'emporter jusqu'à cette solution extrême que, l'espace d'un instant, elle souhaitait si vivement que nous la sentions, là, qui germait dans son esprit, au bord de se concrétiser, et qui lui aurait enfin donné ce calme parfait et lisse comme un lac, qu'elle vivait dans ses rêves et auquel elle aspirait si profondément ; solution qui illuminait ses yeux, mais sur laquelle elle se taisait toujours, comme arrêtée à la

dernière minute, comme si, au-delà de l'idée, de l'envie folle, au-delà du concept, le reste ne suivait pas. La raison, le cœur, ça ne pouvait plus suivre. Ce n'était plus possible. Elle restait comme ça, le bras levé, bouche ouverte, figée dans son mutisme, puis elle reculait lentement, sans nous lâcher du regard, et quittait la pièce dans ce parfait silence qui nous plongeait dans une terreur à la mesure de ce qui n'avait pas été dit, et qui faisait planer sur nous une menace incommensurable.

C'était toujours alors qu'il se passait cette chose incroyable. Pascal, qui jusqu'à présent avait tout enduré sans broncher, sans gémir, sans émettre le moindre son, à l'exception de ses sempiternelles négations, Pascal sortait peu à peu de sa léthargie. Dès que notre mère avait fermé la porte derrière elle, il commençait aussitôt une sorte de mutation que je pressentais chaque fois tout autant que je la redoutais. Lentement, il rentrait son cou, repliait ses épaules, croisait les bras sur lui-même, inclinait la tête sur sa poitrine, pliait les jambes, tout en se penchant en avant au point de presque toucher le sol avec son front, et s'immobilisait ensuite dans cette position qui tenait en même temps du vieillard voûté et du bébé utérin non encore déplié, sans qu'on parvienne jamais à savoir auquel des deux, finalement, il faisait le plus penser. Alors seulement, il abandonnait son corps à sa peur. C'était une peur immense, indescriptible, une véritable panique qui le saisissait tout entier. Il se mettait à pleurer, se liquéfiait sur place, pris de tremblements qui le secouaient de la tête aux pieds. Avec ses larmes, son visage ruisselait de bave, de morve, qui coulaient lamentablement avec des bruits affreux sur ses joues et sur son menton, en fins filets poisseux qu'il n'essuyait pas, ou seulement grossièrement, d'un revers de la manche. Il poussait une sorte de gémissement traînard qui se transformait rapidement en une plainte continue

qu'on sentait chargée de toute sa détresse, et qui allait croissant, comme un beuglement vain et désespéré. Il faisait penser à une vache, le cou tendu et les lèvres contractées, et c'est à cela que tout le monde songeait en le regardant, sans oser le dire, bien sûr, mais quand même, on n'avait pas besoin d'en parler pour partager tous cette image, celle d'une vache en train de meugler, et cela renforçait d'autant plus cette désolation noire, calcinée, cette affliction, qui naissait autour de lui et qui pesait sur nos épaules.

La douleur de Pascal avait un aspect déroutant qui nous mettait mal à l'aise. À l'inverse des souffrances de cinéma, aux pleurs esthétiques et dignes, auxquelles on était habitué, la douleur de Pascal s'extériorisait mal et, longtemps retenue, elle jaillissait d'un coup, comme source vive, désordonnée et bruyante. Elle prenait une forme ridicule qui anéantissait tout esprit d'initiative. Devant ce spectacle, on ne pouvait que rester là, impuissant, ne sachant comment intervenir, à contempler longuement, étonné et distant, cette chose qu'on découvrait toujours pour la première fois et dont on ne pouvait détourner le regard, immobile et stupide, et face à laquelle il était difficile de trouver quoi faire, de se sentir intelligent ou utile. Coupé du reste du monde, Pascal se vidait littéralement, dans une sorte d'indifférence générale, et personne n'aurait songé à intervenir pour lui porter secours. Il devenait un phénomène en soi, quelque chose qu'on ne s'explique pas et que, prudemment, on tient éloigné, dans une fascination craintive, tant qu'on n'en a pas assimilé tout le fonctionnement. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter ou le consoler. Peu à peu, son beuglement allait croissant, de plus en plus fort et de plus en plus inquiétant, les soubresauts de son corps s'accroissaient, jusqu'à donner l'impression que quelque chose allait se rompre en lui, comme si une pièce devait se

casser net pour enrayer ce mécanisme infernal qui s'était déclenché, comme s'il fallait que cela se brise, que les circuits sautent et que l'appareil se mette en panne de lui-même, et au bout d'un moment, forcément, cela arrivait. Comme un fruit mûr qui lâche une branche inutile pour toucher mollement la terre, Pascal se taisait tout à coup, et tombait doucement à mes pieds. Une seconde il restait immobile, recroquevillé, comme tranquille enfin. Chaque fois je pensais : « Il meurt. Il est mort », et cela me consternait, mais, en même temps, c'était un tel soulagement que j'en avais honte. Puis, très vite, Pascal s'animait à nouveau. Il enserrait mes jambes avec ses bras, très fort, jusqu'à m'en faire tomber, et avec une voix redevenue très calme, très posée, il disait simplement : « Dis que c'est toi. Je t'en supplie. » Et il ajoutait : « Elle va me tuer. Dis n'importe quoi, ou elle va me tuer. » Et, à peine interrompu, son gémissement reprenait aussitôt.

En fait, notre mère ne revenait pas toujours. Depuis longtemps, elle s'était rendu compte que, s'il avait lieu, son retour ne servait qu'à prolonger indéfiniment un combat qui, de toute façon, ne débouchait jamais sur le moindre aveu, tandis qu'une retraite au plus fort de sa gloire nous laissait véritablement anéantis et lui évitait un *statu quo*, plus ou moins forcé et conclu hâtivement, qui aurait par trop ressemblé à une défaite. Le plus souvent, elle devait estimer qu'elle avait eu son content de tensions et de heurts, qu'elle pouvait s'en retourner, l'esprit libre, satisfaite d'avoir accompli son devoir et rassurée sur son statut d'éducatrice, comme si seul l'étalement de sa force et de son pouvoir avait importé, mais qu'il n'y avait pas vraiment d'autre finalité à tout ça. Elle pourrait dire encore qu'elle faisait « tout ce qu'elle pouvait », mais que « c'était dur, vous savez, car les garçons ne sont pas faciles ». Elle ne paraissait plus. Un calme relatif tombait sur la scène. Pascal sanglotait toujours, me

tenant prisonnier de ses bras. Je savais qu'il lui faudrait longtemps avant d'arrêter et de se sentir capable de me libérer. Alors la porte s'ouvrait doucement et Évelyne, qui n'avait pas quitté son poste de guet depuis qu'elle était sortie, toujours accroupie derrière le trou de la serrure, entrait lentement dans la pièce. Elle s'approchait de nous à pas feutrés, glissant presque sur le sol, comme on marche avec respect sur les ruines d'un champ de bataille. Quand il le fallait, Évelyne savait être une ombre. Elle avait le même visage fermé que lorsqu'elle était sortie. Muette, les yeux secs, elle n'exprimait rien et nous regardait pleurer sans geste ni compassion. Personne ne bougeait. Nous ne parlions pas. Nous n'avions rien à nous dire. Au bout d'un instant, c'était immanquable, Évelyne levait finalement un bras qu'elle tendait vers nous et, avec ce ton neutre que prennent les scientifiques pour s'enquérir d'un problème médical, comme si elle enquêtait ou poursuivait une recherche personnelle, elle touchait du bout des doigts nos marques rouges sur le visage et partout ailleurs, et tranquillement, d'une voix douce, elle murmurait : « Est-ce que ça fait mal quand j'appuie là ? » et, pour savoir, elle pressait fortement sa main sur nous.